

Charles De Koninck

NOTION ET ROLE DE L'IDENTITE CHEZ MEYERSON

(Tous droits réservés)

p. 104

Librairie Philosophique M. Doyon,
1215-1223, Chemin Ste-Foy,
Québec 6, Canada.

Avant-propos

Le lecteur s'en apercevra très tôt, les notes qui vont suivre sont la transcription directe d'un cours enregistré — ce texte n'a pas été écrit.

A la différence de la plupart des "philosophes de la science", Meyerson a voulu tenir compte de toute la philosophie, antique, moderne et contemporaine, à tel point que l'on ne devrait plus s'étonner de notre tentative d'interpréter sa pensée à la lumière de positions philosophiques qui paraissent à première vue n'avoir rien à faire avec ce qu'on appelle aujourd'hui philosophie des sciences. Pourtant, celle-ci est, à notre avis, essentiellement métaphysique, en tant qu'il appartient à la sagesse de juger toutes les sciences particulières; et c'est bien ce que Meyerson voulut faire.

Nous présentons ces pages aux membres de La société philosophique de Québec qui, en 1937, a consacré plusieurs réunions à l'oeuvre de Meyerson.

Avis : La notion de l'identique chez Meyerson.

Les pages numérotées en chiffres romains sont le texte même de Meyerson, reproduit ici avec la permission de la Maison Joseph Vrin. Les pages de notre commentaire sont numérotées en chiffres arabes.

Nous avons marqué les alinéas du texte de Meyerson par des chiffres arabes entourés de parenthèses, auxquels correspondent les chiffres arabes qui divisent notre commentaire.

LA NOTION DE L'IDENTIQUE

(1) Dans l'ensemble de nos travaux nous nous sommes appliqué à montrer que ce qu'il y a de foncièrement caractéristique dans l'action de l'esprit réagissant à l'égard des impressions que les sens lui apportent, doit être conçu comme une identification, une réduction à l'identique du divers qui ainsi lui parvient. Cependant on peut remarquer que nous n'avons nulle part tenté de donner une véritable définition de cette notion même de l'identique, laquelle se trouve ainsi être l'essence de l'intellectus ipse leibnizien. Y a-t-il là un défaut de notre méthode de recherche ou d'exposition? Nous ne le croyons pas. Nos lecteurs savent (cf. C.P., §§ 259, 334 et suiv.) que nous sommes loin d'attribuer, en général, à la définition l'importance qu'on s'accorde souvent à lui reconnaître, le progrès de la pensée s'opérant, selon nous, plutôt par l'exemple. Or, c'est à décrire de quelle façon, dans les domaines les plus divers de l'effort intellectuel, se manifeste cette identification que sont véritablement consacrés les exposés que nous avons fournis. Ainsi, ils ne sont au total autre chose qu'une définition développée de cette notion de l'identique, telle que la raison, effectivement, la met en jeu. Ajoutons encore qu'au point de vue pédagogique il eût été sans doute peu pratique d'étaler en quelque sorte de manière purement abstraite des complexités indispensables, mais que seule la pratique concrète du raisonnement est susceptible de justifier. Nos lecteurs ne s'y sont pas trompés, et l'absence de cette définition ne nous a jamais été reprochée par la critique compétente, parfois cependant (surtout au début

de nos publications) plutôt peu favorable à nos principes et à nos résultats. Pourtant, après coup, strictement a posteriori, il ne sera peut-être pas inutile de formuler, dans cet ordre d'idées, un petit nombre d'aperçus théoriques, lesquels pourront, le cas échéant, aider à mieux préciser notre manière de voir.

(2) L'identique, en son sens strict, cela est évident, ne saurait être autre chose que ce qui est entièrement indiscernable, c'est-à-dire qu'à quelque point de vue que l'on se place, aucune distinction ne doit subsister entre les notions que l'on affirme être reliées par ce rapport.

(3) Ce n'est pas là, si l'on y prend garde, tout à fait le sens dans lequel Leibniz parle en proclamant le principe des indiscernables (qui, on le sait, se trouvait déjà formulé chez Porphyre). Leibniz déclare en effet que l'on ne saurait découvrir deux indiscernables dans le réel, et la manière amusante dont il affirme avoir, par la diversité des feuilles d'un parc, démontré cette vérité aux invités de l'Electrice confirme qu'il s'agit bien d'objets réels reconnus distincts au préalable. Si l'on entend expliciter la formule de Leibniz, il convient donc d'énoncer: les objets différant de position dans l'espace présentent nécessairement quelque autre propriété qui les diversifie. Si l'on se demande d'où nous vient cette croyance intime — laquelle évidemment précède et dépasse toute constatation expérimentale —, on devra, semble-t-il, invoquer cette conviction, que la notion de l'individuel, comme le dit Aristote, englobe l'infini, et qu'il est donc impossible que, dans l'infinie

multiplicité des faits qui le caractérisent, tout soit pareil à ce qui se présente ailleurs.

(4) Que si maintenant, dans la formule leibnizienne ainsi précisée, on substitue à l'espace le temps, il vient: un objet ne peut pas être identique à lui-même à deux moments du temps distincts. C'est tout simplement le sentiment que le réel est, de manière continuelle, modifié par l'écoulement du temps, ou, si l'on veut, c'est le sentiment même de cet écoulement du temps, que la science a précisé par la conception de l'accroissement de l'entropie, conséquence du principe de Carnot.

(5) Constatons maintenant que si l'indiscernable, compris à la manière de Leibniz (c'est-à-dire discernable uniquement par les conditions d'espace et de temps) n'existe pas dans le réel, l'explication scientifique néanmoins le met en oeuvre sans scrupule. C'est là, en effet, le véritable fondement de toute conception mécaniste. Les atomes (d'une même espèce s'entend) se ressemblent rigoureusement les uns aux autres; on a dit avec quelque justesse qu'ils ont l'air plutôt d'objets fabriqués par la main de l'homme que de ceux que crée la nature. On pourrait ajouter que l'outil de l'artisan même ne produit guère cette uniformité: il y faut la machine, la production mécanique. A ce point de vue encore, l'appellation de la théorie mécanique paraît donc assez appropriée. Seulement l'uniformité des atomes est encore plus complète que celle de n'importe quel objet fabriqué en série par la machine la plus perfectionnée, cette uniformité étant censée absolument parfaite. C'est que, si admirablement agencée que nous nous figurions la machine,

ce qu'elle créera présentera cependant nécessairement des bavures, alors qu'il n'y en aura aucune, par hypothèse, dans les créations de notre esprit. Cette fois-ci, nous avons donc affaire à de vrais indiscernables (sauf toujours, bien entendu, pour ce qui est censé les distinguer dans le temps et dans l'espace). Mais cet indiscernable, cela est clair, a été projeté par l'esprit dans le réel. On ne saurait en douter quand on se remémore l'historique des théories atomiques. Quand Newton, dans son Optique, exposait que tous les corps devaient être composés de "particules solides, dures, impénétrables, mobiles", quand Dalton adaptait la théorie atomique aux phénomènes chimiques, l'un et l'autre se représentaient certainement les atomes d'une même espèce connue identiques entre eux; mais, bien entendu, ni l'un ni l'autre n'avaient jamais observé directement une telle particule; on peut même douter raisonnablement que l'un ou l'autre ait espéré qu'un moment viendrait où une telle observation serait possible. Cependant, on sait que la science a réussi à accomplir ce miracle. Les données expérimentales acquises ne contredisent certainement pas l'affirmation d'identité. La mettent-elles absolument hors de doute? Quand on réfléchit à l'étrangeté, à l'anomalie que constituerait l'apparition d'un tel identique — lequel serait, semble-t-il, en contradiction avec tout ce que nous voyons la nature créer ailleurs —, on est porté à se montrer infiniment exigeant en ce qui concerne les preuves. Là où, comme dans les phénomènes observés par M. Perrin, on étudie plutôt l'action d'un certain complexe de particules, l'uniformité peut évidemment n'être que statistique — on sait de reste à quel point

cette notion de la moyenne constante issue du nombre est devenue importante dans la physique de nos jours. Mais même là où l'observation atteint l'élément lui-même, ne se peut-il pas que, vu la petitesse des grandeurs dont il s'agit, les erreurs inévitables des instruments nous dissimulent une diversité foncière? Sans doute pourra-t-on objecter que tant que rien, dans les constatations faites, n'autorise une telle supposition, nous n'avons aucun droit d'y avoir recours. Cependant, n'est-il pas clair qu'en la passant sous silence nous obéissons au penchant métaphysique qui nous incline à poser une limite définie et définitive à nos recherches, en fixant notre imagination "comme avec un clou", selon la fameuse expression de Leibniz? Il semble donc que quelque hésitation serait permise à ce propos.

(6) Toujours est-il que l'identique imaginé, en son concept strict, n'est point l'indiscernable de Leibniz, lequel demeurerait discernable dans le temps et dans l'espace, mais un identique plus parfait, c'est-à-dire identique également à ces deux points de vue. Ce qui, à son tour, équivaut à l'affirmation qu'un objet ne saurait être rigoureusement identique qu'à lui-même, à l'endroit et au moment où nous l'observons.

(7) Mais tout cela n'était-il pas, au fond, impliqué par notre définition de l'identique en tant qu'indiscernable? Car en entendant relier deux notions par la relation d'identité, nous avons, bien entendu, posé cette dualité, c'est-à-dire affirmé qu'elles étaient discernables; et le fait qu'après coup nous cherchions néanmoins à les considérer comme indis-

cernables n'est qu'une preuve de plus de cette espèce de syncrétisme ou de flottement de la raison, qui lui permet de concevoir simultanément des notions parfaitement contradictoires — syncrétisme et flottement qui constituent évidemment les conditions mêmes de son cheminement.

(8) Nous pouvons d'ailleurs, à un point de vue un peu plus général encore, comprendre pourquoi il faut que l'identité parfaite entre deux objets constitue une impossibilité. Le positivisme prétend qu'un objet, pour la science, n'est qu'un ensemble de rapports. C'est à tort, car la science, d'accord avec le sens commun, suppose bien que ces rapports se rattachent à un support, elle affirme l'existence du substrat. Mais il est exact, en effet, que l'objet est aussi un ensemble de rapports. Et si l'on admet, comme le font implicitement les physiciens (ou du moins comme ils l'ont fait généralement jusqu'à l'intrusion de l'indéterminé quantique), que l'univers constitue un tout fortement cohérent "comme un océan", selon l'expression leibnizienne, il est manifeste que la nature de chaque détail doit être conditionnée par le grand Tout et doit à son tour le conditionner. Toute chose doit être en relation avec toute autre, et connaître le tout d'un objet équivaldrait, comme on l'a dit, à connaître l'univers entier. Mais s'il en est ainsi, il est impossible qu'un objet ayant changé de place ou de temps demeure ce qu'il était. Il suffit d'ailleurs de considérer les conditions gravitationnelles pour s'en rendre compte. Chez Newton, tout déplacement amène instantanément la modification de ces conditions dans l'univers entier. Chez

M. Einstein, la ride met du temps à se propager, mais là encore la modification est inéluctable. Ainsi, la situation ne pouvant être strictement la même dans deux endroits ou à deux instants différents, l'identité apparaît ipso facto comme irréalisable, comme un concept contradictoire en lui-même.

(9) Mais, se demandera-t-on, s'il en est ainsi, comment se fait-il que cette notion ait pu surgir, et comment la raison parvient-elle à l'utiliser? Nous avons déjà répondu à cette question dans nos livres et avons également fait allusion à cette réponse dans ce qui précède. L'identique parfait est essentiellement inimaginable, mais aussi ne l'imaginons-nous jamais réellement tel. Toujours notre conception implique une sorte de réserve mentale: les choses seront identiques, mais néanmoins discernables. C'est ainsi que, quand nous parlons d'identifier, de rendre identique un divers, ce que nous voulons dire en réalité, c'est que nous entendons le rendre moins divers, plus identique qu'il n'était. L'identique lui-même apparaît comme situé, à la lettre, dans un lointain infini, mais ce n'est qu'en marchant vers cet idéal placé hors de son atteinte que la raison accomplit sa tâche.

(10) L'identique ainsi compris n'est, par conséquent, qu'une notion-limite, et ce terme nous rappelle aussitôt que c'est ainsi également que le mathématicien qualifie cet infiniment petit qui forme la base des mathématiques modernes tout entières. La situation est, en effet, si l'on y prend garde, assez analogue dans les deux cas. Que l'on nous comprenne cependant: nous entendons parler de la manière dont le mathé-

maticien de nos jours justifie théoriquement nos procédés. Ce n'est pas là une réserve inutile. A l'origine, en effet, comme on le sait, le calcul fut accepté, on peut l'affirmer, à peu près sans justification véritable. Les indivisibles de Cavalieri sont certainement fort peu convaincants, et l'on peut en dire autant des considérations à l'aide desquelles Newton, en ayant recours à des notions de physique, avait tenté de fournir une base théorique; on sait d'ailleurs que sa méthode fut promptement abandonnée au profit de celle de Leibniz. Or, Leibniz s'était contenté d'exposer brièvement, dans quelques pages des Acta Eruditorum, les rudiments de son calcul, en ne s'embarrassant pas le moins du monde de sa théorie. L'Hôpital fut le premier à exposer les choses de manière systématique, mais on chercherait vainement, chez lui encore, des éclaircissements décisifs sur les fondements. Pendant tout le XVIII^e siècle, la situation, dans ce domaine, fut à peu près celle que nous connaissons en ce qui concerne les imaginaires; ce qui justifierait la méthode, c'était proprement son succès, comme on le voit du reste par le fameux mot de Fontaine (C.P., § 259). Ce qui veut dire, évidemment, que les objections théoriques subsistaient, objections fort troublantes, on le sait par les noms de ceux qui les ont soulevées (§ 260); l'on ne saurait douter, d'ailleurs, que ce furent des difficultés de cet ordre qui motivèrent l'abstention des géomètres grecs dans cet ordre d'idées et qui firent que Pascal, qui avait en mains les éléments essentiels de la découverte, passa à côté, "les yeux fermés par une espèce de sort", selon l'expression de Leibniz (§ 244). Nous n'en sommes plus là,

grâce à Lazare Carnot et surtout à Cauchy. L'objection de l'Alembert — disant: "Une quantité est quelque chose ou rien; si elle est quelque chose, elle n'est pas encore évanouie, si elle n'est rien, elle est évanouie tout à fait" — ne porte plus. Car nous n'avons pas besoin de nous imaginer des rapports entre des quantités évanouies, nous observons simplement un rapport entre des quantités qui diminuent et constatons qu'il tend vers une limite. Et c'est vers une limite également — limite constituée par cet identique parfait, notion contradictoire — que tendent les opérations d'identification de la raison.

(11) Ne conviendrait-il pas cependant, puisque l'opération consistant à atteindre ce but se révèle comme étant chimérique par essence, de remplacer cette notion de l'identique par une autre qui présenterait cet avantage de faire apparaître le cheminement de l'intellect comme moins paradoxal? Ainsi, dans la phrase du discours commun, nous avons supposé que sujet et prédicat, reliés par la copule, doivent être conçus comme identiques en droit. Ne suffirait-il pas de les prétendre similaires? C'est de cette manière que les choses ont été envisagées bien souvent par les logiciens, et cette interprétation est certainement moins choquante que celle présentée par nous. Eh bien, il est, à notre avis, impossible de s'y arrêter. Il suffit en effet, d'analyser d'un peu plus près n'importe quelle chaîne de raisonnements où l'identification est suffisamment apparente pour s'apercevoir que ce qui y est visé dépasse la simple assimilation. Voici notre exemple accoutumé: (a + b)

$(a - b) = a^2 - b^2$. Les termes des deux côtés du signe d'égalité sont-ils similaires? Assurément, puisque ce sont des grandeurs numériques. Mais il va sans dire que cette similitude n'est pas jugée suffisante par la raison, puisque celle-ci cherche à la réduire à l'identité (ainsi que le postule justement le signe d'égalité), et qu'elle y parvient réellement — dans la mesure du possible s'entend — à l'aide de la démonstration. Il en est de même dans l'équation chimique: $\text{Na} + \text{Cl} = \text{NaCl}$. Lavoisier démontre qu'il y a similitude, puisque le poids reste le même. Cette affirmation met-elle un terme à l'identification? En aucune façon. Tout au contraire, on met aussi en équation l'énergie, et l'on continue à chercher, de manière à expliquer complètement ce qui se passe là, c'est-à-dire à montrer que le changement n'a été qu'apparent, qu'il y a eu preexistence du conséquent dans l'antécédent. Evidemment, cette réduction reste toujours incomplète. Mais aussi cet incomplet est-il toujours ressenti par la raison comme un défaut. Elle le montre en y attachant un pourquoi, c'est-à-dire en cherchant à le réduire à son tour. C'est ce que Leibniz a admirablement fait ressortir. En supposant, dit-il, que nous sachions que les particules ultimes de la matière sont des globules, nous demanderions encore pourquoi ce ne sont pas des cubes. Et nous ajouterons pour notre part, que l'on demanderait aussi pourquoi cette matière s'est trouvée ainsi agglomérée, ce qui fait qu'elle ne se disperse pas, de quoi elle est faite, etc., etc. Quelle est la fin de tous ces pourquoi et des réductions qui sont censées les suivre? On ne peut manifestement leur en assigner qu'une seule, à savoir la

sphère de Parménide, l'univers indistinct dans le temps et l'espace, parce que privé de toute diversité; c'est la négation, la destruction du réel tout entier. Ainsi (comme nous l'avons dit dans le Cheminement, § 316), toute limitation imposée à la recherche, dans cet ordre d'idées, n'est qu'une limitation de fait; en droit la raison ne l'acceptera jamais, puisque ce qu'elle recherche inlassablement, c'est l'identité parfaite. Et c'est pourquoi le terme de similitude serait ici insuffisant.

(12) Ce que nous venons d'exposer à propos de la différence entre les deux conceptions — celle qui admet la simple similitude et celle qui postule une recherche d'identité — est d'ailleurs bien de nature à faire ressortir ce qu'il y a de particulier dans la méthode dont nous avons fait usage. En effet, si l'on se borne à analyser la phrase commune: la rose est rouge ou Socrate était Athénien, le premier schéma semble s'adapter aussi bien, sinon mieux, à la marche de la pensée que le second, et, comme il est à la fois le moins ambitieux et le moins extravagant des deux, on peut juger qu'il doit être préféré. Mais si l'on examine la pensée là où elle est un peu plus saisissable, à savoir dans la science, on aperçoit clairement que le similaire ne contente d'aucune manière l'esprit, et que ce que la raison cherche, c'est bien l'identique parfait. Et si ensuite, après avoir acquis cette connaissance, on fait retour à la phrase commune, on ne peut pas ne pas reconnaître que ce qui s'exprime en elle, c'est la même tendance, quoique, cela va sans dire, manifestée en tant qu'ébauche, sous une forme très rudimentaire — ce qui est précisément cause du

fait que l'analyse directe est impuissante à révéler ici la véritable essence de la pensée motrice.

(13) Constatons encore que le point de vue du similaire est, de toute évidence, statique. Il montre la pensée en repos: une fois la similitude constatée, il n'y a nulle incitation à la modifier. Cela est conforme à la conception positiviste du savoir, celle qui entend le limiter à la description. Mais ce n'est pas là révéler sa véritable essence, qui consiste au contraire en ce qu'il constitue un dynamisme. En effet, puisque l'intellect recherche sans cesse l'identification, la rationalisation parfaite, il ne peut jamais se satisfaire, jamais atteindre à une véritable quiescence. La science ne ressemble pas à un temple hellène, qui donne l'impression de quelque chose d'achevé, de complet, de parfait en soi-même; mais plutôt à une oeuvre de l'architecture gothique dont on a pu dire avec raison qu'elle traduit une aspiration insatisfaite, puisque ces artistes, en agrandissant les fenêtres, en amincissant les piliers, tendaient visiblement à réduire de plus en plus la paroi de pierre solide, et que l'idéal eût donc consisté à la faire disparaître complètement.

(14) Ainsi il est indispensable de maintenir fermement, dans l'analyse de la pensée, cette notion de l'identique strict, en dépit de ce que cet identique demeure entièrement inaccessible, que le concept paraisse contradictoire en son essence, et que, bien entendu, en sa pureté, ce concept ne se rencontre nulle part ni dans la pensée commune, ni dans le savoir physique, dans son sens le plus large, ni dans le savoir philosophique,

puisque ce que l'on trouve c'est toujours et partout de l'identique partiel.

(15) Cependant, pourrait-on se demander, ne serait-il pas possible de préciser quelque peu le sens dans lequel cet identique parfait de la raison se distingue de l'identique partiel? Ce serait là, on le sent, revenir en quelque sorte, par un détour, à cette notion du similaire dont nous avons parlé plus haut, p. 194, et ce que nous avons dit de l'impossibilité de la retenir implique évidemment l'impossibilité de l'établissement de limitations précises dans cet ordre d'idées. Mais on peut se rendre compte, de manière plus directe, de l'inexistence de telles limitations, ce qui fournit d'ailleurs une démonstration supplémentaire en faveur du rejet du similaire.

(16) Revenons au raisonnement mathématique. Nous savons tous que ce qui y domine constamment, c'est la notion d'égalité. L'on a essayé, il est vrai, de prétendre le contraire, d'affirmer que la notion du non-égal, la relation pure et simple — telle qu'elle s'exprime par exemple dans cette chaîne: Paul est plus âgé que Pierre, qui est mon aîné, donc Paul est plus âgé que moi — joue, dans le cheminement de la pensée, un rôle plus considérable que celle de l'égal. Mais c'est là, nous semble-t-il, une opinion fort difficile à maintenir en face des mathématiques réelles, que ce soient celles de l'époque actuelle ou qu'elles appartiennent à n'importe quelle phase du passé. Il suffit d'ouvrir un livre de mathématiques quelconque pour reconnaître à quel point le signe d'égalité y domine dès qu'il s'agit d'établir une liaison entre les

symboles. Comme le dit Frege, "le sens de presque toutes les propositions d'arithmétique et de beaucoup de propositions de géométrie dépend, directement ou indirectement, du sens du terme égal". Or ce père de la logistique fait précéder cette déclaration de phrases où il s'étonne que la signification que prend en mathématiques le signe d'égalité — que tout le monde manie en général sans ombre de scrupule — soit fort malaisée à préciser. "Si les opinions des mathématiciens au sujet de l'égalité diffèrent, écrit-il, cela ne signifie rien de moins que le fait que les mathématiciens ne sont point d'accord sur le contenu de leur science, ... qu'il n'existe pas de science mathématique uniforme et que les mathématiciens, en vérité, ne s'entendent pas l'un l'autre." Le témoignage est d'autant plus probant, que Frege, apparemment, trouve cet état de choses tout à fait blâmable; il ajoute que cette imprécision crée, dans les démonstrations, des lacunes "particulièrement dangereuses". De manière analogue, M. Peano constate que l'on est obligé de définir, dans chaque cas particulier, ce qu'on entend par égalité, et M. Padoa, cherchant à fixer l'interprétation verbale du signe, trouve, selon les cas, six traductions différentes (C.P., p. 334, 877, 878): sera lu, représente, vaut, est, signifie, seulement si. De toutes façons, l'emploi d'un signe unique, pour des liaisons de pensée à ce point différentes, ne peut qu'apparaître comme une véritable anomalie, et l'on est porté à s'étonner d'autant plus de l'insouciance et de l'assurance avec lesquelles le mathématicien en use, insouciance et assurance qui n'ont manifestement été entamées en aucune façon par les révélations que la logistique a prétendu lui apporter: tout

le monde sait que l'influence de cette branche du savoir sur l'évolution réelle des mathématiques a été à peu près nulle. L'ensemble de cette situation ne comporte, semble-t-il, qu'une seule explication, à savoir que la précision n'entraîne pas ici les avantages que l'on serait enclin à lui attribuer à première vue. Toutefois, pour éclaircir davantage la question, il vaudra mieux abandonner pour quelques instants le domaine des mathématiques pures pour pénétrer sur celui de la physique, voire sur celui du sens commun — nous justifierons tout à l'heure l'utilité de cette volte-face.

(17) En montrant, dans nos livres, à quel point l'identification domine l'ensemble du savoir physique et a conditionné son évolution dans le temps, nous n'avons cessé d'insister sur la diversité des formes qu'assume cette opération: c'est précisément cette diversité qui crée les complexités dont nous avons parlé au début de l'article et qui nous ont fait concevoir qu'une tentative même de définition un peu plus serrée ne ferait qu'ajouter aux difficultés d'intellection. Ainsi le schéma selon lequel la raison réduit le changement à un déplacement spatial — processus dont l'expression la plus nette se trouve dans les théories mécanistes — semble tout d'abord n'avoir pas grand chose de commun avec l'état d'esprit qui crée l'équation chimique ou avec la manière dont naissent et évoluent les principes de conservation. Alors que, d'autre part, la création du genre apparaît comme une opération très différente d'essence, et qu'enfin la constitution du monde des objets du sens commun, antérieure à tout raisonnement, échappe,

dirait-on, par là même à toute tentative visant à l'intégrer dans cette série. Et cependant, on le sait, ce ne sont là, selon nous, que des manifestations d'une seule et même tendance différant uniquement au point de vue de leur forme. Il y a plus: à l'intérieur d'une même catégorie, cette forme peut varier grandement. Ainsi l'explication du changement par le déplacement n'a pas engendré les seules hypothèses mécanistes, elle a inspiré aussi des théories qualitatives du Moyen Age (et jusqu'à celle du phlogistique), et il est manifeste que le mouvement ne joue point, dans les deux cas, tout à fait le même rôle, ni n'est conçu de la même façon. Ne devra-t-on pas juger tout cela fort paradoxal? Telle a été très certainement, surtout pendant les années qui ont suivi l'apparition de notre premier livre, l'opinion d'un grand nombre de critiques, et ce n'est que très graduellement que nous avons vu notre manière de voir pénétrer dans le public. Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant, car ce qui déroute tout d'abord l'esprit, c'est ce que nous avons qualifié de flexibilité du principe, lequel, comme nous avons dit dès le début de nos publications (I.R., p.511), s'accommode aux circonstances et engendre des illusions. Ce principe n'est en effet, au fond, qu'une tendance, sans doute fort vigoureuse et même la plus vigoureuse de toutes après celle qui nous ordonne de prévoir pour agir, mais en même temps fort peu déterminée et donc, par essence, multiforme. Rien ne le montre plus clairement que les illusions auxquelles nous avons fait allusion plus haut. Car c'en est par exemple une assurément que de considérer que, pour la connaissance du réel, la quantité doit primer la qualité — ce qu'elle fait au point

d'éliminer complètement de la science tout ce qui concerne celle-ci et d'oser unir par un signe d'égalité les deux termes d'une équation chimique, en semblant affirmer par là qu'il n'y a eu rien de changé, du moment que le poids pendant la réaction n'a pas varié. Nous avons, en analysant le raisonnement fait par Hume à propos du phénomène du choc, montré jusqu'où peuvent atteindre l'imprécision et l'illusion dans cet ordre d'idées et comment ce que l'on est forcé de considérer comme le simple fantôme d'une explication lointaine, fantôme qui se dissipe à mesure que l'on tente de la saisir ou même de l'approcher, suffit cependant pour faire naître des conceptions qu'une critique serrée ne parvient pas à écarter sans peine. Et c'est bien le fait même de sa vigueur qui conditionne l'indétermination, le vague de la tendance. C'est parce qu'elle constitue un besoin permanent et aussi toujours inassouvi, ou du moins toujours incomplètement assouvi, de l'intellect que la recherche de la cause, de l'explication, de l'identité se manifeste sous des apparences si variées et parfois si inattendues. L'esprit est prêt à saisir à peu près n'importe quoi pour se satisfaire à cet égard, même une chimère — l'on oserait dire un simple prétexte. Et aussitôt la possibilité de faire servir cette circonstance reconnue, cet aspect du réel grandit immédiatement et immensément en importance à nos yeux: ce qui persiste, c'est toujours l'essence, et ce qui varie ne peut être que l'accident.

(18) Que si, maintenant, après nous être rendu compte de la manière dont l'identification s'accomplit en dehors des mathé-

mathématiques, nous revenons à celles-ci, nous constaterons que la situation, tout en étant moins apparente — c'est bien pourquoi nous avons préféré nous écarter à ce propos quelque peu de ce qui pouvait paraître la voie du raisonnement la plus directe —, y est néanmoins, tout au fond, analogue. Sans doute les modalités des preuves y sont-elles infiniment moins variées; c'est que les mathématiques ne traitent que l'un des aspects du réel, aspect dont nous saisissons de manière immédiate la nature particulière: c'est ce que nous qualifions justement de son aspect mathématique. Mais qu'il y ait pourtant des modalités, que la forme de l'application n'y soit point toujours et partout absolument la même, c'est ce que nous garantissent les observations de Frege, de M. Peano, de M. Padoa. En cherchant à imposer au signe d'égalité une signification rigoureusement uniforme, ce qu'ils ont constaté, c'est précisément la difficulté de faire rentrer la pratique des mathématiciens dans le lit de Procuste d'un tel schéma.

(19) Ne pourrait-on, néanmoins, songer à serrer le problème d'un peu plus près? Il serait, dirait-on, loisible de réunir les modalités d'identification connues, de les classer méthodiquement, et il ne serait peut-être pas impossible, dès lors, de tirer de cette étude des prévisions concernant les voies que la raison suivra dans l'avenir. Il nous semble cependant qu'il suffit de réfléchir à la nature du travail que la raison accomplit en cette circonstance pour reconnaître qu'un tel espoir serait parfaitement chimérique.

(20) On sait que Gaston Milhaud a beaucoup insisté sur le libre mouvement de la pensée, son activité spontanée et créatrice, à laquelle il ne faut point craindre de reconnaître "quelque degré de contingence et d'indétermination" (cf. C.P., §§ 181, 386). Pour nous, au contraire, cette liberté est bien moindre, l'activité de l'intellect se trouvant enserrée entre les barrières qui sont constituées par le point de départ — dans le divers de la sensation — et le point d'aboutissement — dans l'identique de la pure raison. Ou plutôt, puisque ce dernier point se trouve invariablement situé dans l'infini, ce qui limite l'arbitraire de l'effort de la raison, c'est le fait qu'il est inmanquablement dirigé vers ce but inaccessible. Toutefois, nous venons de le redire, il ne s'agit que d'une direction grosso modo, et le chemin précis reste indéterminé. C'est là, dans le choix de cette voie, que la raison manifeste son libre arbitre. Comment s'y prend-elle pour s'approcher du but? C'est son secret le plus profond, celui qu'elle ne s'est certainement pas laissé dérober jusqu'à ce jour et que — tout nous en persuade — l'on tentera vainement de lui dérober à l'avenir. Ce n'est pas que les tentatives dans cet ordre d'idées aient manqué. Il y eut même des moments où l'on crut véritablement tenir le mot de l'énigme. Tel était manifestement le sentiment au Moyen Age, où la logique d'Aristote passait généralement pour représenter l'"ars inveniendi". Telle était aussi la prétention de la logique baconienne, et, plus près de nous, l'oeuvre de J.S. Mill fut célébrée comme remplissant enfin ce programme. Enfin, à l'époque actuelle, la logistique s'y est essayée à son tour. Quand Couturat et M. Russell

déclaraient que la logique nouvelle prêtait des "ailes" à la pensée (alors que l'ancienne logique l'avait "enchaînée") (cf. C.P., § 14), ce qu'ils entendaient affirmer par là, c'est évidemment que la voie par laquelle la raison devait s'attaquer au réel était désormais toute tracée. On sait dans quelle faible mesure l'évolution réelle du savoir a répondu à cette attente. C'est que le problème est véritablement insoluble et restera sans doute tel en toute éternité. C'est ce que Pascal a admirablement senti, en parlant de "l'esprit de finesse". Sur ce terrain il s'agit bien moins de règles à suivre que de divination: il faut, quasiment d'instinct — d'un instinct sans doute aiguisé par le savoir, par la connaissance du comportement du réel —, deviner par quel coin il sera possible de s'attaquer aux phénomènes, d'y faire entrer de l'identique ou — ce qui n'est qu'une expression un peu différente de cette manière de voir — de les contraindre à rentrer dans le cadre de l'identique, en accommodant par la violence, selon l'expression de Platon, "la nature de l'Autre, nature rebelle, à celle du Même". A quel point tout est peu prévisible dans cet ordre d'idées, c'est ce dont un coup d'oeil rapide sur l'histoire des sciences suffit, semble-t-il, à nous convaincre. Quand il fut reconnu qu'il y avait des phénomènes — nous les appelons actuellement chimiques — où la matière semblait changer brusquement et de manière permanente de qualités, qu'y avait-il de plus naturel, de plus indiqué par le bon sens le mieux assuré que de suivre ces qualités mêmes en leurs avatars? Et qui eût pu deviner alors que cette "voie royale" ne mènerait qu'à une impasse, et qu'au contraire en abandonnant ce qui paraissait l'aspect

le plus essentiel des phénomènes au profit des considérations de poids, qui ne pouvaient qu'être jugées tout à fait secondaires, on ouvrirait la voie à une pénétration large et profonde dans le réel? Et de même, qui eût pu concevoir qu'une circonstance estimée tout à fait accessoire — à savoir la production de la chaleur dans les réactions chimiques — permettrait de mettre en équation ce qui nous apparaît à l'heure actuelle comme un des aspects les plus importants du phénomène, son aspect énergétique? Rien ne serait plus aisé que de multiplier ces exemples: l'évolution du savoir, en toutes ces branches, est faite proprement de ces surprises.

(21) Mais peut-être ferons-nous mieux comprendre de quoi il s'agit en constatant que l'obstacle auquel se heurte la prévision dans ce domaine est double. Car, d'une part, le réel, s'il se montre par endroits accessible à la raison, rationnel ou du moins rationalisable, se révèle aussi, par d'autres côtés, rebelle, irrationnel, et ces deux éléments sont entremêlés en lui de manière si intime qu'aucun effort de la raison ne peut nous indiquer d'avance où nous rencontrerons l'un ou l'autre. C'est là néanmoins ce que le chercheur s'applique à discerner. Mais il y faut le concours de l'expérience, et l'on peut dire que ces efforts tendent précisément à déterminer les limites qui séparent l'un de l'autre. Et c'est ainsi qu'il a parfois des surprises agréables — comme quand une notion née de considérations purement aprioriques, celle de l'atome, prend tout à coup, par la voie des observations et des raisonnements fondés sur le mouvement brownien, etc., l'aspect d'un réel quasi

tangible. Alors que, plus fréquemment, hélas, la surprise est tout à fait pénible, puisque, dans les phénomènes que l'on croyait parfaitement connaître, se découvrent des anomalies profondes qui révèlent des séries énormes de constatations énigmatiques: c'est ce qui a lieu pour le rayonnement noir d'où est sortie toute cette physique si troublante des quanta. Toutefois, ce mystère de l'opacité foncière du réel n'est pas le seul que le savant trouve en face de lui. Car il y a encore, d'autre part, cet autre mystère, tout aussi profond, de notre intellect. La raison, cela est certain, ne se connaît point elle-même, par suite du simple fait qu'elle ne saurait s'observer elle-même. Tout ce qu'elle sait de son propre fonctionnement, elle ne peut que le conclure, par l'analyse de ce qu'elle produit — de manière inconsciente, cela va sans dire — dans le langage (comme l'ont fait Aristote et les longs siècles qui l'ont suivi, en posant les fondements de la logique classique) ou dans la science. Or, en examinant l'évolution du savoir scientifique, nous avons reconnu qu'elle nous révèle l'existence, dans la raison, d'éléments que les méthodes d'examen pratiquées par les logiciens n'avaient point permis de soupçonner: tel est le cas, notamment, des notions de la géométrie non-euclidienne et des explications des phénomènes physiques à l'aide de ces notions.

(22) Il est au plus haut degré remarquable qu'au moment où la question de ces explications s'est posée pour la première fois, de manière encore tout à fait hypothétique, des esprits d'une grande vigueur et ne reculant devant aucune hardiesse

n'aient point hésité à les déclarer impossibles d'essence. Et le fait qu'un de ces hommes ait été Henri Poincaré démontre à l'évidence qu'il ne pouvait s'agir en l'espèce d'un défaut d'intellection mathématique (l'autre étant Lotze, il est démontré également que la faiblesse de l'intellection philosophique n'y était pour rien). Mais c'est que ces éléments inconnus, ces replis de la raison — comme d'ailleurs tout ce qui concerne son essence intime — n'apparaissent au grand jour qu'à la suite de sollicitations sérieuses, c'est-à-dire au moment où elle se heurte, dans sa marche, à un obstacle concret: la raison, avons-nous dit, refuse bien souvent d'opérer à l'essai.

(23) C'est ce qui nous persuade que le classement et l'analyse minutieuse des voies que la raison a suivies dans son effort d'identification ne pourraient présenter qu'une utilité plutôt limitée. Y réussit-on d'une manière très complète — et il est pour le moins douteux qu'un tel succès soit possible — que l'on ne serait certes point assuré que le lendemain, à propos d'un problème nouveau, l'effort explicatif ne présenterait pas un aspect tout à fait inattendu du fonctionnement de l'intellect. Sans doute aurait-on tort d'affirmer qu'un tel travail de classement et d'analyse serait entièrement vain: rien ne l'est de ce qui a trait à la connaissance de ce grand mystère de l'essence de notre esprit. Nous avons d'ailleurs nous-même, en étudiant dans un de nos livres les modalités de l'explication spatiale (E.S., chap. VIII), présenté une série de réflexions que l'on pourrait à la rigueur considérer comme

constituant au moins une amorce d'un travail de ce genre. Mais nous l'avions fait justement pour faire ressortir la variété des ressources que la raison est susceptible de mettre en oeuvre dans ce cas et en nous gardant bien, par conséquent, de vouloir réduire ce processus d'identification à un type uniforme. Cependant il s'est trouvé un critique particulièrement peu compréhensif — et dont l'intellection incomplète a peut-être été favorisée en l'occasion par sa qualité d'étranger et une entente imparfaite du français — pour le tenter, à l'aide du symbolisme logistique. Il va sans dire que la réduction s'est révélée impossible. Sur quoi le critique, sans faire attention, si peu que ce soit, à ce sur quoi nous n'avions cessé d'insister au sujet de la flexibilité extrême de la notion de l'identification, de la multiplicité de ses aspects, de la bonne volonté inlassable dont la raison fait preuve à cet égard et des illusions qu'engendre ce comportement, du choix quasi arbitraire qui caractérise cet effort de l'intellect, etc., etc., — nous a accusé tout bonnement d'avoir manqué de précision en introduisant ce concept. Pour nous, tout au contraire, ce qui a été fourni ainsi constitue simplement une preuve nouvelle — une preuve par l'absurde en quelque sorte — que la situation est bien telle que nous l'avions dépeinte. Vouloir enserrer cet effort perpétuel de la raison entre des barrières constituées par les règles strictes serait mettre à nu le secret intime de l'intellect créateur et rendre en quelque sorte machinal le progrès de la pensée. Or, tout nous montre, au contraire,

que c'est là une entreprise essentiellement chimérique. Et le fait qu'on ait voulu se servir, en l'espèce, du symbolisme logistique n'est assurément que la conséquence naturelle des prétentions dont nous avons parlé plus haut et qui constituent la forme la plus récente de l'aspiration à l'ars inveniendi dont on s'occupait tant au Moyen Age.

(24) Ainsi, nous le répétons en guise de conclusion du présent exposé, l'identique visé par la raison est bien au fond l'identique le plus absolu qui se puisse concevoir, l'identique indiscernable, mais, tout en y aspirant sans cesse et de toutes ses forces, elle le sent parfaitement placé hors de son atteinte et se trouve toute prête à se contenter de n'importe quelle avance, fût-elle la moindre, qui est susceptible de lui paraître comme une approche vers cet inaccessible. Tout ce qui rentre dans cette catégorie apparaît et apparaîtra toujours sans doute comme une identification, comme une explication. Et c'est pourquoi la voie par laquelle elle cheminera en définitive reste, par essence, imprévisible.
